



**HAL**  
open science

## Signification et rectification : Locke et le discours public

Michael Alain Soubotnik

► **To cite this version:**

Michael Alain Soubotnik. Signification et rectification : Locke et le discours public. Travaux et Recherches de l'UMLV, 1999, pp.77-98. hal-03780276

**HAL Id: hal-03780276**

**<https://hal.science/hal-03780276>**

Submitted on 10 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TRAVAUX  
ET  
RECHERCHES  
DE L'UMLV  
  
LITTÉRATURES  
ET SCIENCES HUMAINES

TRAVAUX ET RECHERCHES DE L'UMLV  
LITTÉRATURES ET SCIENCES HUMAINES

Revue semestrielle

*Directrice de rédaction :*  
Fabienne BOCK

*Comité de rédaction :*  
Louise BENAT-TACHOT — Vladimir IAZYKOFF — Christian LUPOVICI  
Anne-Marie PELLETIER — Robert SAYRE — Michael A. SOUBBOTNIK

*Secrétaire de rédaction :* Thierry BONZON  
*Directeur de publication :* Dominique PERRIN  
*Conception graphique :* Michelle THOMAS et Bertrand ZAKOWETZ



*RÉDACTION :*

"Travaux et Recherches de l'UMLV", Université de Marne-la-vallée, Cité Descartes 5, Boulevard Descartes, 77454 Marne-la-Vallée cedex 2. (Tel. 01.60.95.70.75 ; Télécopie : 01.60.95.70.75)

*CORRESPONDANCE :*

Toute correspondance est à adresser à la rédaction.

*ABONNEMENTS / VENTE AU NUMÉRO :*

	Vente au numéro	Abonnement annuel
Particuliers	35 FF	70 FF
Institutions	70 FF	140 FF

Voir bulletin d'abonnement à l'intérieur du numéro

ISSN en cours

# TRAVAUX ET RECHERCHES DE L'UMLV

N°0 LITTÉRATURES

## SOMMAIRE

<b>Dominique Perrin</b> , Ouverture .....	4
Présentation générale .....	5
<hr/>	
<b>Jean Yves GUERIN</b> , Présentation du numéro .....	7
<b>Jean-Marc QUARANTA</b> , "Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu", genèse et fonction de la mémoire proustienne .....	9
<b>Jeannine HAYAT</b> , Le retour au pays natal de Jules Roy : voyage au Royaume de Barbarie .....	23
<b>Julien NICOUD</b> , "Je suis femme à tes lèvres plus neuve que la soif". Extrait d' "Une lecture de Etroits sont nos vaisseaux ( <i>Amers</i> ) de Saint-John Perse" .....	35
<b>Pascal GRANDFILS</b> , 1830-1930 : La langue populaire urbaine dans le roman : du statut de curiosité à celui de matière .....	51
<b>Stéphanie BALEMBOIS</b> , L'écoute du monde dans les romans de Louis Guilloux .....	63
<b>Michael SOUBBOTNIK</b> , Signification et rectification : Locke et le discours public .....	77
<b>Jean Yves GUERIN</b> , Retour sur la querelle de la Nouvelle Critique .....	99
<hr/>	
Liste commentée des thèses et mémoires de Littérature française, de Littérature française comparée et de Langue, Littérature et Civilisation étrangère (Espagnol) soutenus devant l'Université de Marne-la-Vallée (1995-1999) .....	117
<hr/>	
Actualités .....	132

# Signification et rectification : Locke et le discours public

**Michael A. Soubbotnik**

L'insistance de Locke sur l'activité de l'entendement, la *workmanship of the understanding*, tend à arracher le sens aux mythologies de la présence occulte, "en profondeur" si l'on peut dire, pour le rendre à la *perspicuity*, tout ensemble visibilité et intelligibilité, des formes construites. Instruments des opérations de l'entendement, les signes, pris dans l'alternance simple de la transparence (lorsqu'ils signifient ou représentent) et de l'opacité (lorsqu'ils sont traités eux-mêmes comme des choses), ne recèlent rien d'autre que les éléments en lesquels l'analyse les décompose. La philosophie lockienne de la connaissance débouche inévitablement sur une "sémiotique", qui est une analyse de l'usage et de l'abus des signes. Cette analyse soulève la question épineuse des critères qui nous permettent de déterminer si nous signifions bien ce que nous disons et si la signification de ce que nous disons est partagée. Locke est particulièrement sensible au caractère fragile et incertain de la communication langagière. Non qu'il soutienne la thèse exorbitante que son destin soit d'être en permanence "manquée", mais il estime que son "imperfection" et ses incertitudes sont loin d'être de simples aberrations dont l'élaboration d'une "langue idéale", par exemple, pourrait se promettre de la purger.

Le langage remplit pour Locke deux fonctions principales : enregistrer nos pensées et les communiquer à autrui<sup>2</sup>. Nombreux sont les commentateurs qui considèrent que la théorie lockienne de la signification, tout en rendant compte de la première fonction, élève des obstacles presque insurmontables à l'explication de la seconde. Locke serait un penseur du "langage privé"<sup>3</sup> et qui plus est, un penseur incohérent. Ne souligne-t-il pas lui-même que le langage n'est pas la possession privée de chaque individu mais la "mesure commune du commerce entre les hommes" ? Il se trouve que la réponse que donne Locke au problème de la commu-

nication entre les individus est exactement la même que celle qu'il apporte à celui de la communication avec soi-même. Cette réponse gît au cœur de sa "théorie sémantique" : les mots sont les signes arbitrairement imposés de nos idées et les idées que les mots représentent en sont la "signification première et immédiate"<sup>4</sup>. Une telle identité des solutions à deux problèmes présumés différents paraît conduire à la catastrophe s'il est vrai que les mots ne peuvent rien représenter d'autre que "les idées dans l'esprit de celui qui les emploie"<sup>5</sup>.

## **Théorie de la signification (signification) et théorie du sens (meaning)**

Un pronostic aussi sombre invite à penser que la théorie lockienne de la signification ne saurait être une théorie de la communication<sup>6</sup>. L'un des arguments qu'avancent Hacking et Ashworth dans cet ordre d'idées, consiste à dire que la théorie lockienne de la signification [*signification*] n'est pas une théorie du sens [*meaning*]<sup>7</sup>. Le débat sur le sujet offre un étonnant panorama de positions disparates. La position d'Ashworth consiste à rattacher la *signification* de Locke à la *significatio* de la scolastique tardive et post-médiévale, à tenir curieusement (vu le nombre de passages mentionnés) l'emploi de *meaning* par Locke pour "rare", à maintenir la distinction, pour nous courante (bien que souvent obscure), entre *mean* et *signify*, tout en attribuant à Locke un usage assez "lâche" du premier terme et à conclure de tout cela que puisque Locke ne donnait pas à *meaning* le sens technique que nous lui donnons (mais qui "nous", et quel sens au juste ? sens + référence ?), il n'avait pu construire une théorie du sens. La position d'Armstrong est sensiblement différente de celle d'Ashworth puisqu'il soutient que Locke *aurait cru* (mais à tort) qu'il y avait identité entre ce que les mots *signifient* dans la communication et leur sens. Quant à Alston, il attribue une théorie spécifique du sens à Locke. Confronter la thèse d'Ashworth au texte nous suffira à prendre, dans ce débat, une position qui se rapproche de celle de Kretzman<sup>8</sup> et d'Ayers<sup>9</sup>, pour qui Locke se préoccupe bien du sens linguistique, et de celle d'Auroux<sup>10</sup>, qui suggère que la théorie lockienne est

plus une théorie *sémantico-pragmatique* qu'une théorie strictement sémantique<sup>11</sup>.

En *Essay*, III.iii.10, paragraphe important qui met en relief les limitations de la définition par genre et différence spécifique, Locke explique que "définir les mots n'est rien d'autre que déclarer leur signification [*signification*]" et précise que la définition ainsi entendue consiste "à faire comprendre à autrui, au moyen de mots, quelle idée le terme défini représente", si bien que le meilleur moyen de produire une définition reste "d'énumérer les idées simples qui sont combinées dans la signification [*signification*] du terme défini"<sup>12</sup>. Locke en donne l'exemple suivant : "si l'on disait que l'homme est une substance solide et étendue, dotée de vie, de sentiment et de mouvement spontané, je ne doute pas que le sens [*meaning*] du terme 'homme' ne soit aussi bien compris et que l'idée qu'il représente ne soit au moins aussi clairement communiquée que lorsqu'on le définit un *animal rationnel*".

Devant un tel passage, Ashworth est prête à reconnaître que le sens d'un mot peut consister pour Locke en une série d'idées, mais elle entend distinguer de l'idée complexe qu'un mot signifie, la série d'idées qu'énumère la définition<sup>13</sup>. Dans cette optique, le mot qu'emploie le locuteur particulier n'a de sens que si le locuteur peut analyser son idée complexe et en exhiber les composants élémentaires. Il est parfaitement exact que Locke ne conçoit pas les idées complexes comme de purs et simples agrégats ; actif dans leur composition, l'entendement n'unifie jamais les idées simples dont elles sont composées que de manière déterminée. Il est exact aussi que, lorsque nous définissons un terme (lorsque nous en donnons le sens), nous énumérons, selon Locke, un certain nombre d'idées de moindre complexité. Mais Locke est, en revanche, on ne peut plus clair sur la distinction qu'il établit entre sens et *définition* : "définir n'est rien d'autre que montrer le sens [*meaning*] d'un mot au moyen de plusieurs autres termes non synonymes. Le sens [*meaning*] des mots étant seulement les idées que celui qui les emploie leur fait représenter, on montre le sens [*meaning*] d'un terme quelconque, ou encore on définit un mot, quand, par d'autres mots, l'idée

dont le mot est fait le signe et à laquelle il est annexé dans l'esprit du locuteur, est pour ainsi dire représentée [*represented*] ou donnée à voir [*set to the view*] à autrui, si bien que sa signification [*signification*] est assurée"<sup>14</sup>.

Ashworth estime pouvoir "laisser de côté" ce passage et tous ceux qui participent de la même conception, parce que Locke y emploie *mean* et ses dérivés comme synonymes de *signify*, *stand for*, *represent* etc. et que ces termes ne renverraient pas au sens linguistique. Il se pourrait bien, cependant, que ce que Locke demande à une théorie de la signification ou du sens c'est d'une part, d'expliquer ce que nous faisons lorsqu'on nous demande de la manière la plus courante ce que nous voulons dire par tel ou tel énoncé et d'autre part, comme nous l'allons voir, de fournir les moyens d'éviter certains "abus des mots" dans l'usage philosophique du langage. En ce cas, l'emploi par Locke du terme *meaning* ne serait pas "lâche" mais strictement coextensif à l'usage qu'il fait de *signification* et la distinction du sens et de la référence serait assurée, comme le suggère Kretzman, par le caractère médiat ou immédiat de la relation du signe à ce qu'il signifie, les mots étant des signes de signes.

Avant de clore la discussion sur ce sujet, il reste à examiner un texte qu'Ashworth brandit comme preuve que Locke, lorsqu'il s'exprime rigoureusement, distingue bel et bien *signification* d'une part, *sense* et *meaning* de l'autre : "Mais quelque conséquence que puisse avoir le fait qu'un homme emploie des mots d'une manière différente, soit de leur sens [*meaning*] général, soit du sens [*sense*] particulier qu'ils ont pour la personne à laquelle il s'adresse, il est certain que leur signification [*signification*] dans l'usage qu'il en fait, est limitée à ses *idées*, et qu'ils ne peuvent être les signes de rien d'autre"<sup>15</sup>.

Dans le paragraphe d'où ce passage est extrait, Locke commence par rejeter la théorie d'une connexion naturelle entre le mot et l'idée en expliquant que si on l'avance si souvent, c'est en raison du fait que notre usage répété et familier de certains mots fait que ceux-ci suscitent régulièrement en nous certaines idées, de sorte que nous sommes tentés de tenir cette relation pour naturelle. D'où la nécessité de réitérer emphati-



quement la thèse : non seulement les mots ne signifient que nos idées particulières, mais encore cette relation signifiante provient d'une "imposition parfaitement arbitraire". À la tentation née de la régularité, on peut en outre opposer un contre-exemple tiré de l'incertitude de la communication : il est fréquent que les mots que nous employons ne suscitent pas chez autrui les mêmes idées que celles auxquelles nous les associons nous-mêmes. Un nouvel argument survient alors qui prend directement à contre-pied celui que nous serions tentés de tirer de la régularité de l'usage. L'imposition arbitraire des signes est solidaire de la "liberté [...] inviolable" qu'ont les hommes d'annexer les mots qu'ils veulent à leurs idées. Nul monarque, pas même Auguste au faite de son pouvoir, ne pourrait prescrire à ses sujets l'idée à laquelle ils devraient annexer tel ou tel son dans le langage courant. Comparaison politique en un sens étroit qui sert d'argument politique en un sens plus large auquel Locke ajuste sa formulation lorsqu'il poursuit : "Il est vrai que l'usage commun, par un consentement tacite, a approprié certains sons à certaines idées dans chacune des langues, ce qui limite la signification de ce son en cela qu'à moins qu'il n'applique le son à cette idée, un homme ne s'exprime pas correctement". Enfin, nul ne parle intelligiblement s'il ne suscite chez l'auditeur les mêmes idées qu'il a lui-même lorsqu'il parle. La dernière phrase du paragraphe est celle que nous avons citée au début.

Locke ne semble pas ici avoir pour objectif de distinguer *meaning* (ou *sense*) de *signification*. La distinction, tripartite, passe entre les idées que les sujets parlant une certaine langue ont habituellement (ou peuvent présumer avoir) lorsqu'ils emploient tel ou tel mot, l'idée que peut susciter l'emploi d'un mot chez un auditeur et enfin l'idée qu'a le locuteur en employant ce mot. Locke a tout simplement fait varier les contextes de sa thèse centrale concernant la signification immédiate des mots, pour soulever de manière circonstanciée le problème de la communication verbale, relever l'une des tentations susceptibles de nous égarer dans la conception que nous avons de notre langage et enfin fermer la porte à l'une des "solutions" possibles aux problèmes de la communication, celle de la stipulation par l'autorité. Non seulement ce texte n'entre pas en contradiction avec celui de III.iv.6 sur la définition mais encore ils

se complètent. C'est parce que la définition n'est pas le *meaning* et que le *meaning* est la *signification* au sens de la thèse centrale de Locke, que la stipulation autoritaire échoue. Pour les mêmes raisons, l'énumération de nos idées d'une part et, d'autre part, le respect de l'usage correct, socialement (c'est-à-dire interindividuellement) implanté peuvent servir de correctifs au défaut d'intelligibilité. Ce texte, enfin, tant par la référence à l'usage que par le caractère décidément individualiste de la conception d'ensemble, pose le redoutable problème de la similitude interpersonnelle des idées.

### **Idee-signe et similitude interpersonnelle des idées**

Nous pouvons introduire ce problème en revenant à l'autre argument central des thèses de Hacking et Bennett. Selon Hacking, Locke ne se préoccupe véritablement du sens que lorsqu'il est pour lui question de l'acceptation commune d'un langage donné. En acceptant de communiquer dans un certain langage, nous présumons, en tant que locuteurs, que l'idée signifiée par le mot que nous employons est la même que celle que signifient, par le même mot, tous ceux qui parlent la même langue (ou le même dialecte). Or Locke buterait ici sur la question de la similitude interpersonnelle de nos idées. Son échec à en rendre compte serait dramatique puisqu'il y a pour lui défaut d'intelligibilité si les mots qu'un locuteur emploie n'évoquent pas dans l'esprit de l'interlocuteur les mêmes idées que celles auxquelles le premier les annexe. À y regarder de plus près, le problème enveloppe deux questions très différentes : celle de savoir si (et comment) nous pouvons avoir des idées semblables, celle de savoir si cette similitude peut nous être connue. Les deux problèmes doivent être distingués malgré leur intrication dans certains textes<sup>6</sup>.

Un détour par l'idée-signe est ici nécessaire. Locke confère à l'idée un statut de *signe* lorsqu'il en vient à définir sa "sémiotique". Il commence naturellement par rappeler que la branche la plus usuelle de la sémiotique est la "logique" puisque ce que l'on appelle le plus communément

"signes" sont les mots. Par une généralisation de la fonction de signe il en vient toutefois à l'attribuer aux idées car "puisque aucune des choses que l'esprit contemple ne sont, à part lui-même, présentes à l'entendement, il est nécessaire que quelque chose d'autre, en tant que *signe* ou *représentation* de la chose considérée, lui soit présent : et ce sont là les idées"<sup>17</sup>. Plus explicitement encore, Locke affirme que "les *signes* dont nous faisons principalement usage sont soit des *idées*, soit des mots"<sup>18</sup>. Cette conception de l'idée-signe se rattache à la foi en l'expérience sensible dans la doctrine des idées simples. Celles-ci sont toujours "vraies", "réelles", "adéquates"<sup>19</sup> et sont donc des marques distinctives fiables qui remplissent leur fonction quelles que soient les différences inconnues qui se situent pour ainsi dire "derrière" la distinction sensible. Or, les signes qui *indiquent* des qualités ou des pouvoirs, les "représentent" dans la pensée<sup>20</sup>, ce qui ouvre la voie à une analyse capable d'explorer tant les certitudes que les limites de la connaissance sensible. Se montre encore ici la portée critique de la conception lockienne de la clarification des idées et son lien étroit avec une exploration des usages du langage. Le *new way of ideas* ne peut que conduire Locke à tenter de clarifier ce que nous pouvons réellement faire publiquement des signes.

Puisque les idées sont des signes, nous pouvons leur appliquer une distinction d'ordre type/token. Aussi, bien que nos idées soient des particuliers et ne puissent être, en un sens banal, interpersonnellement semblables, rien n'empêche que nous n'ayons des idées *de même sorte*. Cela nous permet de reformuler les questions qui nous occupent de la manière suivante : des personnes différentes peuvent-elles avoir les mêmes sortes d'idées et si oui, comment peuvent-elles le savoir ?

Précisons bien ce que nous pensons être le cadre de ce problème en ce qui concerne la conception lockienne de la signification et de la communication linguistiques. Ashcraft fait très justement remarquer que même si Locke avait une théorie du sens (et nous pensons qu'il en a une, identique à sa théorie de la signification), il ne faudrait certainement pas s'attendre à ce que cette théorie réponde au critère de Michael Dummett et vise idéalement à fournir "une spécification détaillée du sens de tous

les mots et des opérations de formation des phrases d'un langage, de manière à obtenir une caractérisation du sens de toutes les expressions et de toutes les phrases de ce langage<sup>21</sup>. S'il ne faut pas s'y attendre, c'est, suggérons-nous, principalement parce que la théorie de la signification de Locke implique une conception de la communication comme tâche, qui est, en ce sens, coextensive à sa morale, à sa conception expérimentaliste de l'enquête scientifique et à sa politique, qui toutes s'appuient sur la créativité de l'entendement. La théorie de la communication sera contextuelle et pragmatique. Elle sera aussi arrimée à une notion qu'on dira "primitive"<sup>22</sup> du consentement qui vient, dans le langage, relier la liberté qu'a l'individu d'annexer des signes à ses idées, au devoir interpersonnel d'intelligibilité. Autrement dit, la communication n'a de chance de réussir que si le locuteur "consent", comme dit Locke, à annexer à ses idées les mêmes mots que ses auditeurs. Il s'agit donc de fournir les moyens de déterminer, type de contexte par type de contexte, ce que nous pouvons, ce que nous ne pouvons pas et ce que nous devons attendre de la communication linguistique : contextes d'usage courant, contextes d'élaboration de la connaissance expérimentale, contextes de la discussion "métaphysique", contextes des moeurs positives, contexte du débat politique, contextes de la morale rationnelle, etc.

Pour construire ce cadre d'analyse contextuelle, il faut éradiquer les deux erreurs que vise la théorie de la signification<sup>23</sup>. La première erreur est de considérer que les mots d'une langue donnée ont la même signification pour tous les locuteurs. Locke s'élève contre ceux qui pensent qu'il suffit "d'employer un mot selon ce qu'ils imaginent être l'acception commune de la langue" pour être en droit de supposer "que l'idée dont il en font un signe est précisément la même que celle à laquelle les hommes instruits du pays appliquent le nom". Locke dénonce par là une sorte de paresse devant la tâche que constitue une communication intelligible : "les hommes ne s'arrêtent habituellement pas à *examiner* si l'idée qu'eux-mêmes et ceux avec lesquels ils conversent ont à l'esprit est la même"<sup>24</sup>. Les confusions engendrées par cette erreur sont particulièrement graves dans le domaine moral lorsque, "projetée", si l'on peut dire,

sous forme de système philosophique, elle conduit à penser que les notions morales issues de formes de vie empiriques particulières sont universelles, et qu'elles sont universelles parce qu'innées.

La seconde erreur consiste à penser que les mots prennent sens en dénommant *immédiatement* les choses, telles qu'elles sont en elles-mêmes, indépendamment des idées que l'expérience et l'activité de l'entendement nous permettent de nous en forger. Les hommes tombent fréquemment dans cette erreur car ils "ne voudraient pas que l'on pense qu'ils parlent uniquement de leurs propres imaginations"<sup>25</sup>. À vouloir fuir ainsi la fantaisie (*fancy*), on la retrouve sous forme d'une pseudo-connaissance des substances qui exhiberaient, en quelque sorte, leur essence réelle et s'offriraient complaisamment d'elles-mêmes aux modes de classification et de définition scolastiques par genre et différence spécifique.

Une fois le rempart de la thèse sémantico-pragmatique élevé contre ces deux sources principales de l'abus des mots, le problème devient pour Locke de mesurer plus exactement l'ampleur et les limites de la tâche qui incombe au locuteur. Qu'une tâche, non sans rapport avec l'obligation morale de l'examen, incombe au sujet parlant, n'est pas un simple appendice de la théorie. Les langues naturelles sont pour Locke des instruments, des "boîtes à outils", pour reprendre une métaphore de Wittgenstein, que ni les structures de l'esprit ni celles du monde ne pré-déterminent. Ces outils sont d'une grande plasticité et ne peuvent transmettre une information aussi précise et rigoureuse que l'exige le contexte, qu'à condition que les locuteurs se mettent en peine d'expliquer ce qu'ils veulent dire et les auditeurs d'exiger de telles explications<sup>26</sup>. Ce que l'on pourrait être tenté de reprocher à Locke de ne pas faire au moyen de sa théorie de la signification : rendre compte de la réussite de la communication, est justement ce que cette théorie est là *pour* ne pas faire, élaborée qu'elle est en grande partie pour combattre l'illusion commune, mais surtout savante, que nous entretenons d'être d'emblée installés dans une sorte de transparence communicationnelle : "la nature même des mots", insiste Locke, "rend *presque inévitable* que la signifi-

cation de bon nombre d'entre eux soit douteuse et incertaine"<sup>27</sup>. L'imperfection "naturelle" du langage ne peut être pensée à part de la responsabilité politique, morale et cognitive des locuteurs<sup>28</sup> et c'est ce lien que, très explicitement, la thèse sémantico-pragmatique de Locke cherche à mettre en évidence<sup>29</sup>. Si cette thèse est un piège, alors Locke s'y jette en toute connaissance de cause. En réalité, nous venons de voir que le piège gisait pour Locke dans la conception opposée, c'est-à-dire dans la croyance en une certaine forme de perfection que le langage pourrait atteindre ou retrouver, croyance qui nous laisse succomber à la tentation de concevoir, soit que les mots d'un langage signifient toujours la même chose pour tous les locuteurs<sup>30</sup>, soit que, lorsque nous parlons, nous formulons la réalité même des choses<sup>31</sup>.

Reste que le problème épistémique de la similitude interpersonnelle de nos sortes d'idées (problème qu'exprime la question suivante : "pouvons-nous savoir que nous avons les mêmes sortes d'idées lorsque nous conversons ?") est rendu plus crucial encore si l'interprétation du projet lockien que nous proposons est raisonnable. D'un côté, la thèse sémantico-pragmatique exerce une contrainte extrêmement forte sur la communication puisqu'elle impose aux locuteurs de n'employer que des mots qui signifient immédiatement leurs idées, sous peine de ne pas parler intelligiblement<sup>32</sup>. D'un autre côté<sup>33</sup>, la communication et l'intelligibilité supposent que les mêmes idées (entendons les mêmes *sortes* d'idées) soient suscitées chez les interlocuteurs par les mêmes mots.

Dès que nous abordons la question de la similitude interpersonnelle de nos idées, nous rencontrons un problème textuel. Où Locke traite-t-il au juste de ce problème ? Hacking pense que Locke l'aborde uniquement dans la fameuse expérience du souci et de la violette<sup>34</sup>. Cette expérience de pensée propose une situation telle que l'idée produite dans l'esprit d'un homme par la vue d'une violette soit constamment la même que celle que suscite chez un autre homme la vue d'un souci et inversement. Selon Hacking, la question *n'est pas* de savoir si, lorsque *A* montre à *B* un souci, *B* se forme la même image que *A* lorsque ce dernier regarde une violette, mais de savoir si, lorsque *A* et *B* contemplant

un pré parsemé de soucis et que chacun d'eux forme une idée de fleur, cette idée est différente chez l'un et chez l'autre tout en étant semblable à celle que forme *A* lorsqu'il découvre une violette dans un sous-bois. Dans cette lecture, Locke soutiendrait que si *B* contemplant les soucis du pré de *A* se formait ce que *A* appellerait un "idée de violettes", aucune fausseté ne s'ensuivrait puisque les idées de *A* et de *B* ne se confondraient pas. Si la fausseté ne peut provenir du cas examiné par Locke, c'est que, du point de vue de *A*, ce sont ses idées et *elles seules* qui opèrent la médiation entre ce qui lui est interne et ce qui lui est externe, la même chose valant pour *B*. Pour Hacking, il ne s'agit pas ici d'un problème touchant au sens linguistique ; d'où il conclut qu'au seul endroit où Locke aborde un des problèmes cruciaux de la communication, il ne fournit aucun instrument de sa résolution. Telle n'est pas la stratégie argumentative adoptée par Bennett, pour qui le passage en question se rapporte bel et bien au problème du sens. Locke y traiterait la difficulté avec désinvolture et confondrait les deux questions suivantes : "Le sens que vous donnez à violette est-il le même que celui que je lui donne ?" et "Est-ce que les choses violettes vous affectent sensoriellement comme elles m'affectent ?". D'après Bennett ces deux questions renverraient en effet à une troisième : "Vos idées de violettes sont-elles les mêmes que les miennes ?".

Hacking nous semble avoir raison de penser que Locke ne se préoccupe pas ici *directement* d'une question linguistique. De son côté, Bennett n'a pas tort de dire que Locke n'offre pas grand chose ici (pas plus qu'ailleurs) en matière de théorie du *meaning*, si du moins l'on considère que *meaning* et *signification* diffèrent pour lui (ce que nous contestons). Par contre, l'un et l'autre ont tort de penser que Locke prend pour thème principal de son expérience la similitude interpersonnelle de nos idées. Son véritable objet dans ce paragraphe est le problème de la similitude de structure interne de nos *organes sensoriels*. Il est frappant que dans sa paraphrase du paragraphe incriminé, Hacking omette ou plutôt déplace la première phrase qui pose clairement le problème : "De même, il n'y aurait pas lieu d'imputer la *fausseté* à nos idées *simples*<sup>35</sup> si, en raison de la différence de structure de nos organes, les choses

étaient ainsi faites que le même objet dût produire dans l'esprit d'hommes différents, différentes idées au même moment". Ce que Hacking traite comme une partie secondaire de l'argument en constitue proprement le thème.

Si Locke écarte l'hypothèse qu'il soulève lui-même c'est en premier lieu parce que, de ce genre de différence dans la structure corpusculaire de nos organes et du rapport exact entre cette structure et l'essence réelle des corps, nous n'avons aucune connaissance. Mieux, au strict point de vue phénoménal, "l'esprit d'un homme ne peut passer dans le corps d'un autre pour percevoir quelles apparences seraient produites par ces organes". En second lieu, Locke estime (pour les raisons, non plus corpusculaires mais physiologiques et théologiques, qu'il esquisse au paragraphe précédent) que la probabilité la plus forte s'attache à l'hypothèse d'une *similitude* de structure de nos organes des sens. Enfin, même si l'hypothèse contraire était la bonne, cela n'affecterait en rien la vérité ou la fausseté des idées simples (plus rigoureusement dit : la fausseté ou la vérité des propositions exprimant le rapport de nos idées simples à ce dont elles sont les idées), ce qui fait l'objet du chapitre et de la démonstration d'ensemble.

Faut-il en conclure que Locke ne traite nulle part du problème de la similitude interpersonnelle de nos idées ? En aucun cas. Il en est question quelques paragraphes plus haut, à propos de la doctrine de la "double conformité". Nous pouvons dire<sup>36</sup> de nos idées qu'elles sont vraies ou fausses "chaque fois que l'esprit réfère l'une ou l'autre de ses idées à quoi que ce soit d'extérieur à elles"<sup>37</sup>. En accomplissant cet acte de référence, nous faisons, en effet, une "supposition tacite de leur conformité" à la chose extérieure et c'est cette supposition, exprimable en une proposition, qui est susceptible de vérité ou de fausseté. En laissant de côté la question de la conformité à des essences réelles, nous trouvons une double conformité : aux objets extérieurs d'une part, aux idées qu'ont les autres personnes d'autre part. De cette double conformité dépend l'intelligibilité de la communication interpersonnelle. Locke estime que lorsque nous jugeons "de la conformité de nos idées d'après



la conformité qu'elles ont avec les idées des autres hommes, idées que ces derniers signifient [*signify*] communément par le même nom, n'importe laquelle de ces idées *peut* être fausse<sup>38</sup>. Encore une fois, nous soulignons la restriction imposée à une thèse qui peut paraître radicale. Locke veut manifestement dire - et seulement dire - que mon jugement quant à la conformité de mes idées à celles de mes interlocuteurs est *faillible*. Mais dire de ce jugement qu'il est faillible, c'est présupposer que je peux déterminer si mon interlocuteur et moi-même avons les mêmes sortes d'idées. Si donc nos suppositions à ce sujet sont faillibles et si nous pouvons savoir qu'elles sont justes ou erronées (ou du moins raisonnablement présumer de leur vérité ou de leur fausseté), il doit exister un moyen de nous en assurer. Ce moyen ne peut s'identifier à la thèse sémantico-pragmatique principale puisque cette thèse ne fait que soulever le problème. Pour que Locke puisse passer de la signification à la communication, il lui faut concevoir une procédure permettant de réguler l'intelligibilité de notre discours. Cette procédure existe bien et consiste en ce que Locke nomme *rectifier*.

## La rectification

La rectification s'opère de manière différente suivant les contextes et les différentes espèces d'idées signifiées par les noms ; en particulier selon que nous avons affaire à des idées simples ou des idées complexes. "Les idées simples sont les moins susceptibles d'être fausses"<sup>39</sup> et la rectification des termes de notre discours qui les signifient s'effectue en fonction d'un standard qui nous est *donné*. La passivité de l'entendement garantit ici une publicité maximale<sup>40</sup>. Dans le cas des qualités secondes, il suffit de considérer nos idées simples comme des marques distinctives, de supposer (supposition, on l'a vu, qui n'est ni vérifiable ni falsifiable mais que nos formes de vie nous obligent de toutes façons à faire) que nos organes sensoriels ont la même structure et de tenir compte des comportements de nos semblables. À partir de ces critères publics, l'ostension suffit<sup>41</sup>.

La rectification de notre discours en ce qui concerne les termes d'idées complexes pose un problème plus délicat. L'entendement est, en effet, actif au regard des idées complexes, qui sont, en définitive, des combinaisons d'idées simples "unies sous un seul et même nom général". L'esprit fait ici "usage d'une sorte de liberté" qui explique pourquoi il se fait que l'idée que se forge un homme de l'or ou de la justice est différente de celle que s'en forme un autre. "La question est donc la suivante : quelles sont les collections qui s'accordent à la réalité des choses et quelles sont celles qui ne s'y accordent pas ?"<sup>42</sup>

Une brève esquisse suffit à déterminer dans quel cadre théorique s'élabore la réponse de Locke. La rectification de notre discours concernant les substances repose sur l'usage des *archétypes* en fonction des contextes discursifs. Locke appelle *archétypes* les objets qui fonctionnent comme "patrons" ou "motifs" (*patterns*) des concepts sortaux<sup>43</sup>. Lorsqu'ils interviennent dans les démonstrations mathématiques, ils garantissent l'applicabilité de la construction instanciée à tous les autres cas possibles. Ainsi la définition ou l'idée d'un triangle fournit-elle le standard ou l'archétype des objets triangulaires *s'il s'en trouve*. C'est pourquoi "tous les discours des mathématiciens à propos de la quadrature d'un cercle, des sections coniques ou de quelque autre partie des mathématiques, ne concernent l'existence d'aucune de ces figures". Leurs démonstrations ne dépendent ainsi que de leurs idées, qui "sont les mêmes qu'il y ait ou non un carré ou un cercle existant dans la nature"<sup>44</sup>. L'archétype fournit le standard de toute instanciation.

C'est aussi le rôle que l'archétype joue dans le cas des idées abstraites de substances. Cette fois, cependant, les idées sont toujours *inadéquates* aux archétypes externes et ne peuvent, au mieux, qu'en être des représentations incomplètes<sup>45</sup>. Comment comprendre cette inadéquation ? Si nous disons que les essences nominales des substances sont supposées se modeler sur des archétypes externes, nous accordons une certaine *objectivité* aux espèces naturelles, en ce sens que nous supposons des *conditions cachées* d'appartenance des particuliers à leurs espèces respectives. En effet, le rapport aux archétypes externes semble impliquer que certaines propriétés qui *ne sont pas*

représentées dans l'essence nominale *devraient* y être incluses<sup>46</sup> - "devraient" s'interprétant comme impliquant des conditions d'appartenance des particuliers à la sorte qui ne sont pas spécifiées dans l'énumération des qualités figurant dans leur essence nominale. Si, toutefois, nous lisons ainsi le critère archétypal, la thèse de l'inadéquation de nos idées de substances relativement aux échantillons extérieurs entre en contradiction avec cette autre thèse selon laquelle les essences nominales déterminent la référence des termes sortaux, thèse qui a une portée extrêmement générale puisque qu'elle vaut aussi pour toutes les idées de modes. En réalité, il n'y a pas contradiction car les archétypes, même "externes", sont dépendants de l'esprit<sup>47</sup>.

Que la théorie des archétypes puisse opérer dans le cas des modes mixtes et dans celui des espèces mathématiques, signifie qu'elle couvre très exactement le même domaine que celui des sortes, c'est-à-dire qu'elle ne se limite pas aux espèces naturelles. Le point important est que lorsque Locke mentionne les archétypes, il fait la plupart du temps état de l'*intention* qu'a l'entendement de faire que ses idées tiennent lieu des archétypes ou s'y "rappoient". Ainsi, les idées adéquates sont celles qui "représentent parfaitement les archétypes dont l'esprit suppose qu'elles sont tirées", dont son intention est qu'elles en tiennent lieu. Lorsqu'il est question des archétypes de modes, Locke va jusqu'à suggérer que quelque chose est un archétype parce que l'entendement a l'intention que ce quelque chose fonctionne comme tel<sup>48</sup>.

Le traitement des archétypes de substances confirme la thèse de la dépendance des archétypes à l'égard de l'entendement, lequel exerce un choix parmi les candidats à la fonction de patron des essences nominales. Il existe en effet deux classes d'archétypes totalisant trois types. Nous pouvons nous rapporter aux "substances" elles-mêmes, c'est-à-dire aux archétypes externes, et nous avons alors le choix entre l'essence réelle (mais Locke insiste sur les difficultés considérables suscitées par cette option) et les qualités sensibles<sup>49</sup>. Il existe encore un troisième type d'archétype, représenté par les *significations* des noms. Pour comprendre sa fonction, il faut se rapporter à la distinction entre les essences nominales produites par un locuteur individuel et les essences

nominales implantées dans l'usage commun. Ainsi Locke mentionne-t-il une *rule of propriety*<sup>50</sup> gouvernant les essences nominales : il s'agit de la règle qui exige des essences nominales forgées par un locuteur particulier qu'elles se conforment à l'usage ordinaire (en l'absence d'une raison valable de ne pas le faire)<sup>51</sup>.

Les deux catégories générales d'archétypes de substances (archétypes de l'usage ordinaire et archétypes externes) sont à relier aux différents types d'usage du discours, "civil" (c'est-à-dire ordinaire) et philosophique : le type d'archétype qui doit être sélectionné dépend ainsi du but en vue duquel le mot est utilisé. C'est pourquoi, dans un usage savant, les choses extérieures peuvent servir de standards pour réviser nos essences nominales en fonction de la *rule of propriety*<sup>52</sup> (c'est ainsi que les essences réelles elles-mêmes, conçues comme des agencements corpusculaires qui nous sont inconnus, jouent le rôle d'hypothèses théoriques unificatrices en philosophie naturelle). La doctrine lockienne des archétypes, *prise dans son intégralité*, doit être comprise comme rapportant les opérations discursives à leurs *contextes* spécifiques. Ainsi faut-il tenir les thèses concernant l'inadéquation de nos idées de substances pour des vérités contingentes portant sur des essences nominales dans leurs contextes appropriés et non pour l'expression de quelque vérité nécessaire au sujet de la nature même des idées de substances ou de conditions cachées d'appartenance à des sortes. Le recours prédominant à l'une ou l'autre des sortes d'archétypes, externe ou d'usage, devra être adapté aux différents contextes d'interlocution. L'usage peut me suffire dans la vie courante mais la référence aux archétypes externes s'impose dans une séance publique d'expérimentation. Dans l'usage savant, la rectification en fonction des archétypes externes et de l'usage devra s'adapter aux espaces publics plus ou moins restreints de la divulgation des résultats expérimentaux et des hypothèses. Il apparaît ainsi que la théorie strictement individualiste et arbitraire de la signification se prolonge en une procédure inter-individuelle de rectification rendant possible un consentement fondé sur l'examen.

Les termes de modes mixtes<sup>53</sup> posent un problème beaucoup plus

sérieux, puisqu'ici le rapport entre les signes et la réalité s'inverse. Les idées de modes mixtes n'ont "d'autre réalité que celle qu'ils ont dans l'esprit des hommes"<sup>54</sup>. L'intelligibilité du discours sur ces modes ne saurait donc être atteinte de la même manière que pour les noms de substances.

Locke propose une première règle d'ordre logique : "on requiert simplement de ces sortes d'idées pour les rendre réelles, qu'elles soient forgées de telle sorte qu'une possibilité d'existence leur soit conforme". Une idée de mode mixte ne saurait en effet être chimérique tant que les idées plus simples qui la composent ne sont pas rassemblées de manière absurde et incohérente<sup>55</sup>. Cette pratique s'avère toutefois insuffisante : "la pure et simple possibilité d'exister n'est pas assez". Dès lors qu'un mode mixte est signifié par une dénomination appartenant au lexique d'une langue donnée, celui qui a le mode mixte à l'esprit doit se servir de cette dénomination pour faire connaître son idée à autrui<sup>56</sup>. Locke revient sur ce thème de manière plus précise au Livre III. Dans le cas des modes mixtes, la relation qui unit sortes, essences et dénominations générales est particulièrement étroite. Le nom est ce qui "semble"<sup>57</sup>, en effet, "préserver ces essences et leur donner une persistance durable"<sup>58</sup>. Si la connexion entre les composants du mode est le fruit de l'activité de l'entendement, "cette union, qui n'a aucun fondement particulier dans la nature, cesserait à nouveau si quelque chose ne maintenait [les idées] en quelque sorte ensemble et n'empêchait leurs parties de se disperser". L'esprit fabrique la collection, le nom la "noue".

Une telle dépendance à l'égard des dénominations et l'absence d'archétypes externes pose de manière plus aiguë que jamais le problème de la conformité entre les idées des locuteurs d'une même langue<sup>59</sup>. Or, Locke affirme bien que "lorsque nous pensons qu'un homme a une idée fausse de la *justice* ou de la *gratitude* ou de la *gloire*, la seule et unique raison en est qu'il ne s'accorde pas avec les idées dont chacun de ces noms est le signe chez les autres hommes"<sup>60</sup>. Outre la règle de cohérence, nos modes mixtes doivent donc être en conformité "avec la signification ordinaire de leurs dénominations" suivant une règle de *propriety of speech*, de "correction du discours"<sup>61</sup>. Plus que jamais, la communication témoigne de son caractère à la fois incertain et public<sup>62</sup>.

La difficulté est d'une certaine manière à elle-même sa propre solution. Puisqu'un mode mixte est son propre archétype, il suffit pour qu'un locuteur se rende intelligible à autrui qu'il en délivre la définition nominale (qui en est du même coup la définition réelle) de telle sorte que cette définition soit confrontée à celle des termes en vigueur dans l'usage commun<sup>63</sup>. Et cette définition commune est elle-même rectifiable le cas échéant dès lors que les termes moraux en usage, insérés dans des formes de vie déterminées, sont évalués quant à leur rectitude, au regard des obligations fondamentales de la loi de nature. Par quoi c'est la liberté même de l'entendement, dans sa portée morale et ontologique, qui à la fois produit et rectifie ce qu'elle produit dans l'espace public qui doit en garantir l'exercice. Lorsque je parle, chez Locke, je le fais non seulement en mon nom mais encore en celui des autres membres de ma communauté linguistique : les critères de signification sont *nos* critères. La théorie de la rectification implique toutefois d'une part, que je suis autorisé à dire ce que nous disons et ne disons pas (à formuler des énoncés du genre : "dans telle situation nous dirions x mais nous ne dirions pas y") et d'autre part, que rien ne garantit absolument que ce que je dis que nous disons est bien ce que nous disons. Elle implique enfin que ce qui me donne "le droit" de me référer à tel ou tel critère de signification au nom de mes semblables ne se réduit pas à une simple généralisation à partir de ce que je pense pouvoir dire de ce que nous disons, mais n'est que le corrélat d'une sorte de devoir discursif d'en endosser la responsabilité. À ce titre, la doctrine lockienne de la responsabilité morale et politique s'enracine sa conception de la responsabilité de chaque être parlant à l'égard de la langue qu'il parle et de l'usage qu'il en fait dans son discours.

**Michael A. Soubbotnik**

*Maître de Conférences de Philosophie à l'UMLV, UFR de Lettres Modernes*

## NOTES

- 1 Le terme est forgé par Locke lui-même pour désigner son entreprise dans le Livre III de l'*Essai sur l'entendement humain*.
- 2 John Locke, *An Essay concerning Human Understanding*, ed. by Peter H. Nidditch, Oxford, Clarendon Press, 1975, III.ix.1. (ci-après E, suivi, comme de coutume, du livre, du chapitre et du paragraphe).
- 3 Voir par exemple A. G. N. Flew, in O. R. Jones (ed.), *The Private Language Argument*, London, Macmillan, 1971, p. 6 ; D. J. O'Connor, *John Locke*, New York, Dover, 1967, p. 132.
- 4 E., III.ii.1. Cf. III.ii.2. 4.
- 5 Les mots dans leur signification [signification] première et immédiate, ne représentent [stand for] rien d'autre que les idées dans l'esprit de celui qui les emploie', *Essay*, III.ii.2. "Le sens [meaning] des mots, n'étant rien d'autre que les idées que celui qui les emploie leur fait représenter..." E., III.iv.6. Brève topographie des principales interprétations en vigueur. Pour Alston, Locke présente ici une théorie idéationnelle du sens [meaning]. Une expression linguistique reçoit un sens déterminé de son usage régulier dans la communication à titre de marque de certaines idées (William P. Alston, *Philosophy of Language*, Prentice Hall, 1964, p. 23). Yolton affirme en revanche que la relation du mot à l'idée n'est nullement référentielle mais qu'elle est une relation signifiante : le sens ou la signification des mots, ce sont les idées (John Yolton, *Locke and the Compass of Human Understanding*, Cambridge, 1970, p. 208). De même, Kretzman soutient que ce que Locke veut dire lorsqu'il parle d'appliquer un mot à quelque chose, ce n'est rien d'autre que donner son sens ou sa signification (Norman Kretzman, 'The Main Thesis of Locke's Semantic Theory', in I. C. Tipton (ed.), *Locke on Human Understanding*, Oxford, Oxford University Press, 1977, pp. 123-40). En distinguant "signification première et immédiate" et "signification médiate", Locke formule une distinction voisine de celle du sens et de la référence: les mots signifient (*signify, mean*) immédiatement les idées et signifient médiatement (dénotent) les choses extérieures à l'esprit. Pour Odegard, Locke nous présente au contraire deux thèses qu'il ne distingue pas assez clairement. La première thèse pose que nous employons les mots pour permettre à autrui (et aussi à nous-mêmes, au cours du temps) de savoir quelles idées nous avons à l'esprit. Les idées ne sont pas des objets des sens et sont internes, tandis que les mots (ou autres signes qui en tiendraient lieu) sont sensibles et externes. Par conséquent, les mots nous sont nécessaires pour informer autrui de nos idées. Quand à la seconde thèse, elle pose que le sens d'un mot pour celui qui l'emploie, en tant que ce sens s'oppose à la référence, doit être une idée dans l'esprit du locuteur (Douglas Odegard, 'Locke and the signification of words', *The Locke Newsletter*, 1, 1970, pp. 11-17). Landesman objecte à Kretzman et à Yolton qu'on ne saurait attribuer à Locke une distinction du type sens/référence parce que les choses signifiées et les choses immédiatement signifiées sont identiques. Il n'y a pas lieu, en effet, de distinguer les idées des choses externes parce que les idées ne sont rien d'autre que des objets intentionnels, c'est-à-dire des choses conçues (Charles Landesman, 'Locke's Theory of Meaning', *Journal of the History of Philosophy*, xxiv, 1976, pp. 23-35). Pour Soles, enfin, quand Locke affirme que "les mots, dans leur signification première et immédiate, ne représentent rien d'autre que les idées dans l'esprit de celui qui les utilise", il faut comprendre que la fonction première des mots

- est d'exprimer ou transmettre des propositions et que les propositions sont à concevoir comme des croyances exprimées par des phrases. Et quand Locke écrit que "le sens d'un mot est l'idée que le mot représente dans l'esprit de l'usager", il veut dire que le sens d'un mot pour un individu s'identifie à la compréhension qu'a cet individu de la manière dont le mot doit être employé (David E. Soles, 'Locke On Ideas, Words, And Knowledge', *Revue Internationale de Philosophie*, 2/1988, n° 165, pp. 150-72).
- 6 Cf. Ian Hacking, *Why Does Language Matter to Philosophy ?*, Cambridge, Cambridge University Press, 1975, p. 44.
  - 7 *Ibid.*, p. 53. Traduction de *meaning* par "sens" parfaitement arbitraire. L'important est ici de distinguer les deux termes. Cf. E. J. Ashworth, 'Locke on Language', in R. Ashcraft (ed.), *John Locke. Critical Assessments*, vol. IV, London, Routledge, 1991, pp. 235-58.
  - 8 Cf. N. Kretzman, op. cit.
  - 9 Michael Ayers, *Locke : Ontology and Epistemology*, London, Routledge, 1991, t. I, pp. 269-76.
  - 10 Sylvain Auroux, "Le paradigme lockien et la science du langage", *Revue Internationale de Philosophie*, 2/1988, n°165, pp. 133-49
  - 11 Nous pensons en réalité que c'est en prenant les choses sous cet angle que l'on s'extrait du labyrinthe.
  - 12 *E.*, III.iii.10
  - 13 E. J. Ashworth, "Do Words Signify Ideas or Things ? : The Scholastic Sources of Locke's Theory of Language", *Journal of the History of Philosophy*, 19, 1981, p. 326.
  - 14 *E.*, III.iv.6. Ashworth mentionne un certain nombre de passages dans lesquels Locke utilise *mean* ou *meaning* comme un synonyme de *signification* : *E.*, Épître au lecteur. I.iii.8, II.xxii.9, III.ii.8, III.iii.10, III.iv.7, III.iv.14, III.vi.45, III.xi.27.
  - 15 *E.*, III.ii.8.
  - 16 Comme *E.*, III.ii.8 et III.iii.1, par exemple.
  - 17 *E.*, IV.xxi.4. Kretzmann considère lui aussi que l'idée lockienne est un signe, op. cit. pp.123-40. La conception de l'idée comme "représentation qui est signe" et qui, de ce fait, amène à concevoir la pensée comme "essentiellement communication" est développée dans la *Logique* de Port-Royal, une source importante de Locke. Cf. sur cette thèse de la Logique de Port-Royal les commentaires de Louis Marin dans *La Critique du Discours*, Paris, Minuit, 1975, pp. 44-45.
  - 18 *E.*, II.xxxii.19.
  - 19 Cf. *E.*, II.xxxix.2.
  - 20 Cf. *E.*, IV.v.2-5, xxi.4.
  - 21 Michael Dummett, 'What Is A Theory Of Meaning ? (I)', in *The Seas of Language*, Oxford, Clarendon Press, 1993, p. 1.
  - 22 "Primitive" en ce qu'elle constitue, du point de vue de la "sémiotique" lockienne, le soubassement de la théorie (elle aussi contextuelle) du consentement politique. Sur ce point, cf. Michael A. Soubbotnik. *Théories du droit naturel et pragmatique*. Thèse de Doctorat, Nantes, 1995, pp. 583-99.
  - 23 Fortement centrée sur l'influence exercée par Boyle sur l'épistémologie de Locke, l'étude d'Ayers met à juste titre en évidence cet objectif critique. Cf. Michael Ayers, *Locke. Epistemology & Ontology*. I. chap. 30.



- 24 *E.*, III.ii.4. Nous soulignons.
- 25 *E.*, III.ii.5.
- 26 Donner des explication et en exiger devient même une obligation dès qu'il s'agit de morale : *E.*, III.xi.17. Pour l'ensemble des cas, cf. III.x.22. En ce qui concerne les techniques discursives utilisées par les milieux expérimentalistes de la Royal Society, cf. Steven Shapin & Simon Schaffer, *Leviathan et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique*, pp. 63-70.
- 27 *E.*, III.ix.1.
- 28 <sup>4</sup> À côté de l'imperfection qui se trouve naturellement dans le langage, et de l'obscurité et de la confusion qu'il est si difficile d'éviter dans l'usage des mots, il y a plusieurs *défauts et négligences volontaires* dont les hommes se rendent coupables dans ce mode de communication et qui font qu'ils rendent la signification des signes moins claire et moins distincte qu'elle ne doit naturellement l'être", *E.*, III.x.1 : usage des mots en l'absence d'idées claires et distinctes, voire usage des signes sans que rien ne soit signifié (III.x.2-4) ; inconstance dans l'usage des signes (III.x.5) ; obscurité volontaire du discours (III.x.6-13) ; confusion des mots et des choses (III.x.14-16) ; substitution de mots à des choses qu'ils ne signifient pas et qu'ils ne sauraient signifier (III.x.17-21) ; supposition d'une connexion nécessaire entre le mot et sa signification (III.x.22).
- 29 *E.*, III.ix.4.
- 30 *E.*, III.ii.4.
- 31 *E.*, III.ii.5.
- 32 Au point qu'une des preuves de la thèse selon laquelle les mots "signifient seulement les idées particulières des hommes, de par une imposition parfaitement arbitraire" est fournie, aux yeux de Locke, par le fait qu'ils "manquent souvent [souligné par nous] à susciter chez les autres (ceux même qui emploient le même langage) les mêmes idées dont nous considérons qu'ils sont les signes", *E.*, III.ii.8.
- 33 et dans le même paragraphe : *E.*, III.ii.8.
- 34 *E.*, II.xxxii.15.
- 35 Nous soulignons. En ne tenant pas compte de cette phrase. Hacking ignore le fait qu'il s'agit d'idées *simples*, par conséquent ni de soucis ni de violettes à proprement parler (encore moins de champs, de sous-bois, de saisons et d'impressions poétiques - de "caractère" d'un paysage - connotations que Hacking estime à tort inévitables et qui supposent une avalanche d'idées complexes de substances, de modes et de relations) mais de *couleur* violette et de *couleur* jaune.
- 36 Ce n'est qu'une manière abrégative de parler, cf. *E.*, II.xxxii.1.
- 37 *E.*, II.xxxii.4.
- 38 *E.*, II.xxxii.9.
- 39 *E.*, II.xxxii.9.
- 40 Elle ne garantit en réalité absolument rien tant qu'elle ne se combine pas à la supposition raisonnable que les organes sensoriels sont conformés de la même façon chez tous les hommes.
- 41 *E.*, III.iv.11, III.xi.14.
- 42 *E.*, II.xxx.3.
- 43 C'est-à-dire des concepts servant à désigner des "sortes". La "sorte" est une construction de

l'entendement et du langage qui n'a pas les propriétés ontologiques traditionnellement associées à l'espèce. Elle se rapproche plus de notre moderne notion de "classe" sans en avoir la connotation logico-mathématique. Les "espèces naturelles" sont un type particulier de sortes.  
E., III.vi.46.

44 E., IV.iv.8 ; II.xxi.8.

45 E., II.xxxi.1.

46 Cf. E., III.vi.47, III.ix.13, 17, II.xxxi.8, III.vi.31.

47 Cf. Mattern Ruth, "Locke on Natural Kinds as the Workmanship of the Understanding", *The Locke Newsletter*, 17, 1986, pp. 45-87. Nous partageons entièrement ses positions à ce sujet.

48 Cf. en particulier E., II.xxxi.5.

49 Cf. E., II.xxxi.6.

50 E., III.ix.8.

51 Cf. E., III.x.31.

52 E., III.xi.24.

53 Locke appelle "modes" des idées complexes qui "ne comportent pas en elles la supposition qu'elles subsistent par elles-mêmes, mais que l'on considère comme des affections ou des dépendances des substances" (E., II.xii.4). Les modes mixtes sont composés de plusieurs idées simples que l'on assemble pour former une idée complexe. Il ne faut pas considérer les idées simples qui entrent dans leur constitution comme les traits caractéristiques d'êtres réels dotés d'une existence stable (comme c'est le cas pour les idées de substances). Ce sont au contraire "des idées éparses et indépendantes assemblées par l'esprit" (E., II.xxii.1) qui n'ont de stabilité qu'au sein d'une "forme de vie" et en vertu de leurs dénominations. "Grand-père", "adultère", "hypocrisie", "meurtre", "justice", "générosité" sont des exemples de modes mixtes.

54 E., II.xxx.4. Cf. II.xxxi.3.

55 II.xxx.4.

56 II.xxx.4.

57 Formule rhétorique ? Nous ne le pensons pas. Le nom ne suffit pas et ce, en raison même de l'importance que revêt *l'usage commun* dans le maniement des termes de modes mixtes. Les modes mixtes sont maintenus par des "formes de vie" par définition "publiques". À l'individu, par contre, incombe toujours la tâche, voire l'obligation, de rectifier et clarifier son discours.

58 E., III.v.10.

59 Cf. E. J. Ashworth, 'Locke on Language', *loc. cit.* pp. 248 sqq.

60 E., II.xxxii.11.

61 E., II.xxx.4.

62 E., II.xxxi.4, II.xxxii.10.

63 E., III.xi.17-18.